





PSYCHIKO

DU MÊME AUTEUR

Vérité et mensonge : histoires pour enfants et philosophes, L'Harmattan, 2012.

PAUL NIRVANAS

PSYCHIKO



Traduit du grec par Loïc Marcou

MIROBOLE ÉDITIONS



Ouvrage initialement paru sous le titre
Το Έγκλημα του Ψυχικού

© Mirobole Éditions, 2016, pour la traduction française
www.mirobole-editions.com

Photographies de couverture © J.R. Bale
Conception graphique et pictogramme intérieur : Guillian
www.guillian.fr

Ouvrage publié avec le soutien du Centre national du livre

Avec le soutien du





PROLOGUE

Sous de gros titres en gras et en capitales, les éditions matinales des journaux du 13 août 191... annonçaient en première page une terrible nouvelle :

« Dans la nuit d'hier à avant-hier, un crime odieux a été perpétré dans le quartier de Psychiko. D'après nos informations, ce meurtre suscite l'émoi de la société athénienne, qui n'est guère habituée à ce type de violence. Des ouvriers se trouvant par hasard, hier midi, sur les lieux du crime, ont découvert le cadavre d'une jeune femme gisant au fond d'un petit ravin. La dépouille de la victime était couverte de pierres, manifestement utilisées par les malfaiteurs pour dissimuler leur forfait. Pris de peur, les ouvriers ont aussitôt averti le poste de police le plus proche. Les responsables de la police et de la justice ainsi que le médecin légiste du parquet n'ont pas tardé à se rendre sur les lieux. Après un premier examen du corps, les autorités policières et judiciaires ont certifié la chose suivante :

Tout indique que le meurtre a été commis hier matin peu après minuit. La victime, une magnifique jeune femme de bonne famille, dont le visage portait de légères traces de petite vérole, a été grièvement blessée au cœur avec un instrument tranchant. Selon le médecin légiste, il ressort que la mort a été provoquée par une arme blanche. Le corps de la victime comportait aussi à divers endroits des blessures superficielles ainsi que des égratignures au visage et aux mains, ce qui suggère qu'une lutte a eu lieu entre la victime et ses odieux bourreaux, qui étaient vraisemblablement plusieurs. Après avoir passé les lieux au peigne fin, les policiers ont repéré près du corps le sac à main de la jeune femme, contenant en billets et en petite monnaie la somme de trente-sept drachmes et quatre-vingt-cinq centimes. Ils ont aussi trouvé une petite montre en or, un foulard sans marque, des accessoires de maquillage, ainsi qu'une carte postale vierge mais aucun élément indiquant l'identité de la victime.

La découverte de l'argent et de la montre de la défunte tend à montrer que le mobile du vol doit être écarté. La police et la justice sont en revanche portées à croire qu'il s'agirait d'un crime passionnel. Après avoir passé la soirée dans des salons de la bonne société athénienne, la malheureuse a dû se laisser conduire par son amant sur le lieu du crime au motif spécieux de faire une promenade. Cette hypothèse est corroborée par le fait que la nuit du meurtre - une belle et chaude nuit d'été -, la pleine lune éclairait l'endroit. Résistant probablement aux appétits dépravés de son amant, sans aucun doute un jeune débauché

issu lui aussi d'une famille aristocratique, la pauvre fille aurait suscité le courroux de ce dernier, qui n'aurait pas hésité à passer à l'acte. Il n'est pas non plus exclu qu'en raison d'une affaire de jalousie, l'amant éconduit ait attiré la jeune femme dans cet endroit reculé sous le prétexte de faire une dernière promenade. Il aurait alors perpétré son geste meurtrier, qu'il préméditait de longue date, avec la certitude qu'un voile de mystère envelopperait son acte monstrueux.

Un de nos journalistes s'est aussitôt rendu sur le théâtre du crime et a mené sa propre enquête. Publiée dans notre édition de demain, cette investigation constitue un succès éclatant pour notre journal, qui ne ménage aucun effort pour satisfaire ses lecteurs. L'article de notre correspondant s'accompagnera d'une série de photos qu'il est parvenu à prendre sur les lieux. Représentant la dépouille à l'endroit où celle-ci a été retrouvée ainsi que d'autres détails liés au meurtre, ces photos seront publiées dans notre édition de demain.

L'affaire a été prise en charge par un juge d'instruction, etc. etc. »

Le lendemain matin – aucune lumière n'était venue entre-temps éclairer cette ténébreuse affaire –, le journal ayant promis à ses lecteurs une description circonstanciée du crime avait effectivement publié à la une un article en trois colonnes de son reporter. Le journaliste avait fort bien décrit le théâtre du crime, la nuit de pleine lune, les salons athéniens où les deux

jeunes gens s'étaient « vraisemblablement » amusés et bien d'autres choses encore. Outre ces informations essentielles, le reporter avait obtenu deux témoignages capitaux : le premier lui avait été fourni par un laitier qu'il avait rencontré par hasard alors qu'il rentrait de sa tournée matinale ; le second par un cordonnier qui s'était approché des lieux pour voir ce qui se passait au moment où les autorités se trouvaient là. Et les deux « témoins », quoique ne sachant rien de l'affaire, avaient donné des informations de première importance. Le bel et captivant article s'ornait des photos que le reporter avait réussi à prendre. L'une d'elles représentait la dépouille de la victime à l'endroit où on l'avait retrouvée. On ne voyait pas du tout son visage car la pellicule photographique n'avait pas été développée dans l'obscurité complète ; en revanche, on voyait parfaitement ses chaussures aux talons usés. Une autre montrait le sac à main de la jeune femme ; une autre encore un arbuste dont les feuilles étaient couvertes du sang de la victime – on ne voyait pas le sang sur la photo mais on pouvait le deviner. La dernière représentait un tas de pierres et était suivie de la légende : « Les pierres retrouvées sur le cadavre de la jeune fille. »

Même si cet article était édifiant, il comportait à l'évidence plusieurs zones d'ombre : les auteurs du crime étaient-ils vraiment plusieurs puisqu'il s'agissait d'« une promenade romantique effectuée par un couple d'amoureux » ? La victime était-elle réelle-

ment « très belle » puisque son visage était grêlé par la petite vérole ? Appartenait-elle assurément à « une famille fortunée et aristocratique », puisqu'elle portait de vieilles chaussures aux talons usés (et autres questions du même acabit) ? Malgré tout, les lecteurs du journal avaient réussi à se faire une idée très claire des moindres détails du crime, comme s'ils s'étaient eux-mêmes trouvés sur les lieux au moment du meurtre.

Les autorités eurent beau assurer qu'elles mettraient la main sur les coupables dans la journée, vingt-quatre heures passèrent sans apporter le moindre résultat tangible. Certains suspects, arrêtés dans un premier temps, furent relâchés faute de preuves : c'étaient tous des innocents qui n'avaient eu aucun mal à produire un alibi. Les journaux avaient cependant publié leur photo en première page en indiquant qu'il s'agissait là, à l'évidence, d'individus dépravés. Heureusement pour ces derniers, les photos parues dans la presse leur ressemblaient si peu que même leurs proches crurent à une homonymie. Mais le fait le plus extraordinaire était que nul ne s'était présenté pour reconnaître le corps de « la jeune aristocrate » alors que celui-ci était resté exposé à la morgue pendant deux jours. Les familles de la bonne société athénienne avaient fait le décompte de leurs filles et aucune n'avait manqué à l'appel. En somme, le mystère restait entier.

Pourtant, les journaux qui, en raison de la saison estivale, manquaient cruellement d'informations à

donner aux lecteurs, consacraient encore des rubriques entières au crime de Psychiko, qui était alors sur toutes les lèvres. Mais il était clair que ce meurtre n'allait pas tarder à connaître le même sort que les crimes jamais résolus en Grèce, au même titre que l'affaire du cadavre sans tête ou celle des trois boulangers du Pirée.

Comment Nikos Molochanthis
suit l'affaire de Psychiko





Par un beau matin de la mi-septembre, dans une petite chambre située au quatrième étage de l'hôtel Le Paradis, un jeune homme venait d'ouvrir ses grands yeux d'un bleu délavé. Il était âgé de vingt-trois ans tout au plus. Blond, fluët, il avait le teint blême et les yeux caves comme s'il se relevait tout juste d'une grave maladie. Il sonna à toute volée la clochette de service et un groom ne tarda pas à se présenter à sa porte, une bouteille de lait à la main et une pile de journaux sous le bras.

— Michalis, est-ce que tu m'as acheté tous les journaux, comme je te l'ai demandé ? demanda Nikos Molochanthis.

— Oui, monsieur Nikos, répondit le groom.

— Parlent-ils du crime ? As-tu lu quelque chose sur l'affaire ?

— Je n'en ai pas eu le temps, monsieur Nikos, mais ça fait déjà plusieurs jours qu'ils n'écrivent plus

rien sur la question. Vous dépensez votre argent pour rien. Même *L'Écho libre* qui faisait systématiquement ses gros titres sur le meurtre n'en parle plus du tout. Le crime de Psychiko est tombé aux oubliettes.

Le jeune homme, qui venait de se redresser d'un bond dans son lit, ne put réprimer un mouvement de satisfaction provoqué, à l'évidence, par les derniers propos du groom.

— Michalis, d'après toi, le crime de Psychiko est donc définitivement oublié ? demanda-t-il.

— Une affaire chasse l'autre, monsieur Nikos : celle de Psychiko, c'est déjà du passé !

— Tu penses que la police ne mettra pas la main sur les coupables ?

— Bien sûr que non !

— Et pourquoi donc, d'après toi ?

— Monsieur Nikos, vous n'avez pas lu ce que les journaux ont écrit le premier jour ? « La police s'est lancée sur la trace des assassins. » Attendez, je ne sais pas si je dis ça comme il faut. Ah ! oui, ils ont aussi écrit : « L'arrestation des coupables est attendue d'un moment à l'autre... » Vous n'avez donc pas lu la presse ?

— Sois plus clair et dis-moi ce que tu entends par là.

— J'entends par là que si on lit une chose pareille dans les journaux, c'est mauvais signe. Ça veut dire que les coupables ont pris la poudre d'escampette et que la police n'est pas près de leur mettre la main au collet. Dommage pour la victime !

Nikos Molochanthis se mit à rire. Cependant, il était difficile de savoir si son accès de bonne humeur était provoqué par l'explication naïve de Michalis ou par sa satisfaction à l'idée que les criminels avaient échappé aux enquêteurs.

— Monsieur désire autre chose ? demanda le groom en lui lançant un regard torve.

— Non, Michalis, je te remercie. Je vais m'habiller pour sortir.

Après avoir jeté un rapide coup d'œil à la presse du jour sans prêter attention à la moindre information, Nikos prit un vieux journal qui se trouvait dans un tiroir de sa commode : c'était un exemplaire de *L'Écho libre* publié le lendemain du crime. Après avoir épluché de nouveau tous les articles écrits sur l'affaire de Psychiko, il rangea le journal et commença à s'habiller. « Il me semble que Michalis a raison, dit-il à voix haute, comme s'il s'adressait à un interlocuteur imaginaire. La police a vraiment perdu la trace des criminels. »

Une fois vêtu, il ne tarda pas à se parler de nouveau à lui-même, comme cela lui arrivait souvent. « Le moment est-il venu ou faut-il attendre encore un peu ? Voyons donc ce qu'en pense Stéphanos. »

Molochanthis attrapa son chapeau et sortit précipitamment de sa chambre.

Au même moment, près du buffet de la salle à manger, Michalis et un autre groom tenaient le dialogue suivant :

— Il ne me plaît pas trop, le jeune homme de la 14.

— Qu'est-ce que tu veux dire par là ?

— Donne-moi plutôt ton avis : est-ce que tu te souviens s'il était dans sa chambre le soir du crime ?

— Hein ? Ne me dis quand même pas que ce blanc-bec est le criminel de Psychiko ?

— Je ne sais pas s'il est ou non l'assassin. Je n'y mettrais pas ma tête à couper personnellement mais je le soupçonne d'être mêlé d'une manière ou d'une autre à cette sale affaire. Écoute un peu...

Et Michalis rapporta à son collègue la conversation qu'il venait d'avoir avec le jeune homme de la chambre n° 14.

— Tu ne penses quand même pas que ce gringalet serait capable de... lui demanda l'autre.

— Tout est possible, mon gars, en ce bas monde. Si tu avais vu sa joie quand je lui ai annoncé que l'affaire était tombée aux oubliettes. Pourquoi avoir manifesté un tel enthousiasme, hein, tu peux me le dire ? Bref, il faut avoir ce lascar à l'œil. On ne perd rien à...

L'autre secoua la tête en signe de dénégation.

— Eh là, doucement ! Tu cherches vraiment à t'attirer des ennuis avec la justice ? Qu'est-ce que ça peut bien nous faire de toute façon ? Est-ce que la défunte était notre sœur ou notre cousine ? Pourquoi causer du tort à quelqu'un même s'il est comme tu dis qu'il est ? Si c'était un scélérat dont la tête était mise

à prix et qu'il s'agissait de toucher la prime de sa capture, je ne dis pas. Mais là, tu cherches des problèmes gratuits, tu ne crois pas ?

Michalis n'avait évidemment pas pour objectif de s'attirer des ennuis – il n'avait, en fin de compte, aucune preuve de ce qu'il avançait – mais personne ne pouvait lui enlever de la tête que le jeune homme de la 14 était lié à cette sale histoire.

— C'est comme tu veux... dit-il à son ami, mais tu te souviendras de ce que je t'ai dit.

Et sans dévoiler ses soupçons à qui que ce soit d'autre, il prit la décision de surveiller tout seul l'occupant de la 14.

— On ne me la fait pas à moi... Tiens-le-toi pour dit ! déclara-t-il à son collègue, avant d'aller faire le ménage dans les chambres.



2

Comment une grande inspiration
vient à notre héros





Rejeton d'une illustre famille vivant dans les îles, Nikos Molochanthis était monté deux ans plus tôt à la capitale pour faire des études de médecine. Orphelin de mère, il n'avait pour toute famille que son vieux père – un homme honnête et aimé de tous, qui vendait des articles de marine et dont la parcimonie lui avait permis d'amasser une fortune rondelette – ainsi que quelques parents éloignés. Quand son père mourut, Nikos, qui était fils unique, se trouva être le seul héritier et il se mit aussitôt à dépenser de manière inconsidérée l'héritage paternel.

Il continuait à mener une vie d'étudiant – il avait fait imprimer des cartes de visite avec la mention : « Étudiant en médecine » – mais cela faisait longtemps qu'il avait déserté les bancs de l'université. Une raison impérieuse l'avait incité à interrompre ses études à la faculté de médecine. Un jour, un étudiant en troisième année l'avait emmené assister à

une opération à l'hôpital d'Athènes. En voyant les infirmiers et les aides-soignants préparer leurs instruments, Nikos était devenu blanc comme un linge et avait commencé à être pris de vertiges. Il aurait bien voulu sortir de la salle sur-le-champ pour prendre une bonne bouffée d'air frais mais, pour ne pas se ridiculiser auprès de ses camarades, il avait tout fait pour se contenir. Pourtant, quand l'opération avait commencé pour de bon et qu'il avait vu la première goutte de sang couler sous le bistouri du professeur, il s'était évanoui et était tombé à la renverse.

« Qui est ce grand courageux ? avait demandé le chirurgien en levant les yeux vers les gradins où les étudiants étaient assis. Il ferait mieux d'abandonner la médecine et de s'inscrire en théologie. »

Nikos ne s'était pas inscrit en théologie et n'avait plus remis les pieds à l'université. Il avait continué à dilapider sa fortune en passant son temps libre à faire la noce ou à dormir. Quand il ne faisait pas la fête avec différentes bandes d'amis qui voyaient en lui un généreux mécène, il allait au cinéma pour assister surtout à des projections de films policiers. Quand il n'allait pas au cinéma, il avait un rendez-vous sentimental sur lequel il projetait toutes les mièvreries du grand écran. Quand il n'avait pas de rendez-vous amoureux, il s'enfermait dans sa chambre et, allongé sur son lit, lisait des romans populaires qu'il achetait régulièrement au kiosque non loin de son hôtel ; le sol de sa chambre était jonché de dizaines de romans-

feuilletons qu'il lisait tous en même temps. Et quand il ne faisait rien de tout cela, il dormait des heures entières sans prendre le soin de manger. Il avait progressivement perdu toute notion de la réalité et vivait plus par le truchement des fictions cinématographiques et par le biais des romans d'épouvante, qui constituaient sa lecture ordinaire, que dans le monde réel des hommes. Dans cet univers empli de chimères, il rêvait de se signaler et de se couvrir de gloire, de la même façon que les jeunes gens de son âge ambitionnent de se distinguer dans le monde réel. Ainsi, les frontières entre la fiction et la réalité s'étaient peu à peu brouillées dans son esprit de sorte que, souvent, il n'arrivait pas à savoir lui-même s'il était un personnage de cinéma ou un homme de chair et d'os.

Lorsque le crime de Psychiko eut lieu, Nikos dévora toute la presse du jour, sans omettre le moindre quotidien. Le mobile du meurtre, tel que l'analysaient du moins les journaux, fit grande impression sur lui, de même que d'autres détails liés à l'affaire : cette « jeune aristocrate » assassinée, le théâtre du crime, l'heure à laquelle ce meurtre barbare avait été perpétré... « Une vengeance amoureuse, se dit-il en lui-même. Moi aussi, je pourrais commettre un tel meurtre. » Peu de temps après, il se prit de nouveau à songer : « Et pourquoi donc est-ce que je n'aurais pas commis ce meurtre-là, moi ? » Puis, quelque temps plus tard, une autre pensée fulgurante lui traversa le

cerveau : « En voilà une riche idée ! Si on ne découvre pas le vrai coupable, je pourrais fort bien... »

Tel un peintre ou un poète touché par l'inspiration, il venait de concevoir un projet extraordinaire qui serait son chef-d'œuvre. Ce projet consistait ni plus ni moins à se faire passer pour l'auteur véritable de ce crime mystérieux. Il était lui-même incapable de faire du mal à une mouche : n'oublions pas qu'il s'était évanoui à la vue de la première goutte de sang versée pendant la leçon d'anatomie. En outre, il savait pertinemment qu'il ne pourrait jamais devenir le héros d'un drame passionnel. Mais maintenant qu'un autre individu s'était chargé de la partie la plus difficile de l'affaire, lui, Nikos Molochanthis, pourrait profiter de la gloire qui ne manquerait pas de rejaillir sur sa personne. Les journaux parleraient de lui et publieraient sa photo ; les chroniqueurs spéculeraient sur les mobiles l'ayant poussé au crime – un crime qui n'était pas crapuleux, en fin de compte, puisque l'enquête avait écarté le mobile du vol. Enfin, les jeunes filles l'admiraient et le prendraient pour un héros.

Si Nikos avait commandité un tel crime, il ne l'aurait pas imaginé différemment. Il pensa à la prison mais l'idée d'être incarcéré ne lui faisait pas peur : ce serait une nouvelle aventure. Après tout, il pourrait s'évader : ce serait une aventure supplémentaire et un nouveau moyen de connaître la gloire. Il lui importait seulement que le sang ne coule pas. Il pensa aussi à l'éventualité d'une condamnation à mort mais, sur ce

point, il prendrait ses dispositions pour prouver *in extremis* son innocence en invoquant son « alibi ». Il comptait à cet égard sur son ami Stéphanos Séféris, avec lequel – par une coïncidence des plus heureuses – il s'était rendu le soir du meurtre en excursion à Chalcis, où ils avaient passé la nuit. Il révélerait donc son secret à Stéphanos, un ami en qui il avait toute confiance et, si les choses venaient à tourner au vinaigre – ce qui n'advierait assurément pas –, son compère viendrait à sa rescousse, même *in extremis*, même sur l'échafaud, comme cela arrive souvent dans les romans quand, au moment où le bourreau s'apprête à actionner le couperet de la guillotine, un représentant de la justice arrive sur son cheval blanc pour sauver le prévenu injustement condamné.

« Que se passera-t-il en revanche si le vrai coupable est arrêté ? » songea de nouveau le jeune homme après avoir achevé de peaufiner son brillant projet. Car, bien sûr, si le vrai coupable venait à être appréhendé, son merveilleux dessein tomberait à l'eau.

Nikos passa un mois entier dans cette attente angoissée en lisant régulièrement les journaux. Dix jours après le crime, ces derniers n'en faisaient plus du tout état mais notre héros se disait que les coupables pouvaient être arrêtés d'un jour à l'autre. Avant de mettre en œuvre son plan audacieux, Nikos décida donc d'attendre encore un peu. Cependant, les jours passaient et rien n'indiquait qu'une lumière quelconque viendrait éclairer cette mystérieuse affaire.

Enfin, un beau matin, lorsque le groom, qui représentait pour notre héros la *vox populi* – laquelle se trompe rarement en de pareils cas – vint lui annoncer que l'affaire du crime de Psychiko était définitivement oubliée, Nikos se laissa convaincre : il n'avait plus aucune raison de craindre que la police découvrit les vrais coupables. Notre héros ne put dissimuler sa joie au garçon d'hôtel.

Il s'habilla donc précipitamment et alla trouver son ami Stéphanos. Ces derniers temps, en dilapidant sans vergogne l'héritage paternel, Nikos s'était fait de nouveaux amis – des rejetons de bonne famille – qui l'accompagnaient toujours dans ses fêtes dispendieuses. Cependant, il mettait toute sa confiance en Stéphanos, un homme du peuple et un ancien conducteur de taxi, qui avait abandonné le volant pour se livrer à divers petits trafics.

La confiance aveugle que Nikos vouait à Stéphanos tenait à deux raisons importantes. D'une part, Nikos s'était amouraché de la sœur de Stéphanos ; d'autre part, Stéphanos était toujours d'accord avec les aventureux projets de Nikos et se voyait pour cela récompensé, de temps à autre, en espèces sonnantes et trébuchantes. Et comme il en va ainsi de toutes les personnes pusillanimes, Nikos avait toujours besoin de quelqu'un pour vaincre ses réticences et pour lui donner de l'allant. Nikos alla donc trouver Stéphanos avec l'assurance de le voir adhérer, comme toujours, au projet qu'il s'apprêtait à lui révéler.

Il prit un taxi et demanda au chauffeur de le conduire directement jusqu'à un petit café en bas de l'Acropole, où il était sûr de trouver à cette heure-là son fidèle mentor. Il le trouva effectivement attablé en compagnie de deux hommes du peuple, qui se levèrent discrètement pour lui céder la place dès qu'ils virent Nikos arriver.

— Bonjour, monsieur le commissaire de police, dit Stéphanos à Nikos en lui faisant un clin d'œil.

Puis il se tourna vers les deux individus et leur demanda de partir car il avait une affaire urgente à discuter avec « monsieur le commissaire de police ».

— Demain, à la même heure, repassez par ici... ajouta-t-il.

Prenant un siège pour s'asseoir à ses côtés, Nikos lui fit une tape amicale dans le dos.

— Les affaires vont bien, à ce que je vois.

— Tu parles de sacrées andouilles, oui ! répliqua Stéphanos. Ils veulent émigrer en Amérique et ils m'ont chargé de leur dégoter un visa. C'est une affaire qui tourne : elle me rapportera vingt mille drachmes, ce qui me permettra, mon pauvre Nikos, de te rembourser les dix mille que je te dois. Ma foi, tu tombes à pic ! Il me fallait justement un fonctionnaire de police pour épater ces pigeons. Et en plus, tu débarques en voiture.

Nikos rassura Stéphanos quant à la somme en question.

— Ne te préoccupe pas pour l'argent que tu me dois. Tu me le rendras quand tu le pourras. Pour

l'heure, j'ai une chose importante à te dire : viens avec moi.

Il l'emmena jusqu'au taxi et ils se rendirent ensemble jusqu'au Vieux Phalère. Lorsqu'ils arrivèrent devant L'Éden, Nikos demanda au chauffeur de les arrêter là (durant la course, Nikos et Stéphanos avaient parlé de choses et d'autres) ; après quoi notre héros conduisit son ami vers les rochers en contrebas. C'était une belle journée automnale et la mer, légèrement ridée par un petit vent de terre, semblait frissonner sous les caresses du soleil matinal. Nikos avait la curieuse habitude de faire des confidences à Stéphanos dans des endroits idylliques, de même que certaines personnes ont pour habitude de placer des photos on ne peut plus banales dans des cadres somptueux.

— Stéphanos, sois attentif à ce que je vais te dire, déclara-t-il à son ami dès qu'ils se furent assis sur les rochers. J'ai une idée à te soumettre.

— Je ne doute pas qu'elle soit bonne, répliqua Stéphanos qui trouvait toujours le moyen d'exploiter les bonnes idées de Nikos.

— Tu te souviens du crime de Psychiko ?

— On n'en parle plus : c'est déjà du passé.

— C'est ce que tu penses, toi aussi ?

— Pourquoi est-ce que tu me poses la question ?

— Tout simplement, mon cher ami, parce que ce n'est pas la vérité.

— Qu'est-ce que tu veux dire ?

— Je veux dire que le héros de ce drame sentimental, c'est... moi.

— Mais qu'est-ce que tu racontes ?

— Ne ris pas ! Si ce n'est pas moi l'assassin, est-ce que je ne peux pas le devenir ?

— Mon grand, je ne te comprends pas.

— Écoute : je vais trouver le moyen de faire croire que c'est moi qui ai tué la jeune femme.

— Tu as vraiment envie qu'on te coupe le cou ?

— Pas le moins du monde, mais beaucoup de bonnes choses se produiront avant une hypothétique condamnation à la guillotine : on m'arrêtera ; on me mettra en prison ; les gens parleront ; les journaux écriront ; je serai la coqueluche du public et après, si les choses tournent mal, il y a l'ami Stéphanos : nous présenterons notre alibi. Ainsi, après avoir été considéré comme le héros d'un drame sentimental avec une jeune aristocrate dont personne ne sait, au juste, de quelle famille elle est issue, je passerai pour la victime d'une erreur judiciaire et ma popularité ne s'en portera que mieux.

Stéphanos écoutait attentivement Nikos mais, tout en prêtant l'oreille au projet chimérique de son ami, il échafaudait son propre plan, le plan d'une personne qui s'y connaît en affaires. Soudain, il se donna une contenance sérieuse.

— Nikos, tu es vraiment un génie ! s'exclama-t-il d'un air faussement admiratif.

— Tu plaisantes ?

— Tu vois bien que non. Je veux dire que tu as parfois de ces idées...

— Dis-moi donc : il te plaît, mon projet ?

— Il est génial ! Simplement, il ne faut pas que tu recules à la dernière minute, sinon nous allons vraiment nous couvrir de ridicule.

— Pourquoi diantre est-ce que je reculerais ? Qu'est-ce que j'ai à craindre ? Bien sûr, ce ne sera pas facile tous les jours mais tu sais pertinemment que j'aime l'aventure et que je ne peux pas vivre sans émotions fortes.

— Et moi donc...

— Bon, alors, comment elle te semble, mon idée ? Ton avis m'importe.

— Elle est sensationnelle, mon gars, je viens de te le dire. Il faut seulement qu'on veille à ce que la chose semble naturelle.

— Ne t'en fais pas, ça va marcher comme sur des roulettes, tu vas voir... Mon plan est fin prêt. Je te demande simplement de m'aider en cas de besoin.

— Cela va sans dire. Tu sais très bien que si tu étais en train de te noyer, je me jetterais immédiatement à l'eau.

— Je n'en doutais pas, mon cher Stéphanos, mais nous aurons l'occasion d'en reparler. Il va de soi que tout cela doit rester entre nous.

— Tu sais bien que je suis muet comme une tombe.

— N'en parle même pas à ta sœur Phrosso : motus et bouche cousue.

— Mon grand, est-ce qu'il m'est arrivé une seule fois d'ouvrir la bouche devant une femme ? Je ne parle pas de choses importantes devant ma sœur et si ma mère devait sortir de sa tombe, elle n'obtiendrait pas la moindre confiance de ma part. Les bonnes femmes sont toutes pareilles : elles ont un sacré caquet !

— On est donc d'accord ?

— Tope là.

Stéphanos avait pris un air sérieux mais un observateur attentif eût aisément vu qu'il riait sous cape.

— C'est parti ! Et que Dieu nous vienne en aide.

— Tu ne veux pas dire plutôt : que le diable nous vienne en aide ?

— Tu as raison : que le diable nous vienne en aide !

Après avoir échangé sur divers points, ils se trouvèrent d'accord sur tout ; après quoi, ils se levèrent pour partir.

Grand, filiforme, blême, nerveux, Nikos marchait en tête ; trapu, ventru, rougeaud, nonchalant, Stéphanos marchait derrière lui. Ils escaladèrent les rochers du bord de mer pour retrouver le taxi qui les attendait non loin de là. Peu après, en poussant de joyeux coups de klaxon qui semblaient annoncer la gloire prochaine de Nikos, la voiture se perdit au fin fond de la route du bord de mer.